

Donald Trump ou l'art de se graver dans la pierre et l'histoire



Chronique d'un nom de trop sur les rives du Potomac

Le fait : Le 19 décembre 2025, le nom de Donald Trump est ajouté en lettres capitales sur la façade du John F. Kennedy Center for the Performing Arts.

Le contexte : Une action réalisée sans vote du Congrès, sans véritable débat public et sans la gêne rituelle des institutions.

La rupture : Des ouvriers fixent les lettres, un geste banal matérialisant une profonde transformation.

« Nietzsche y aurait vu une grandeur qui parle trop : ici, la reconnaissance ne vient plus après l'œuvre, elle la précède, la remplace et s'y substitue. »



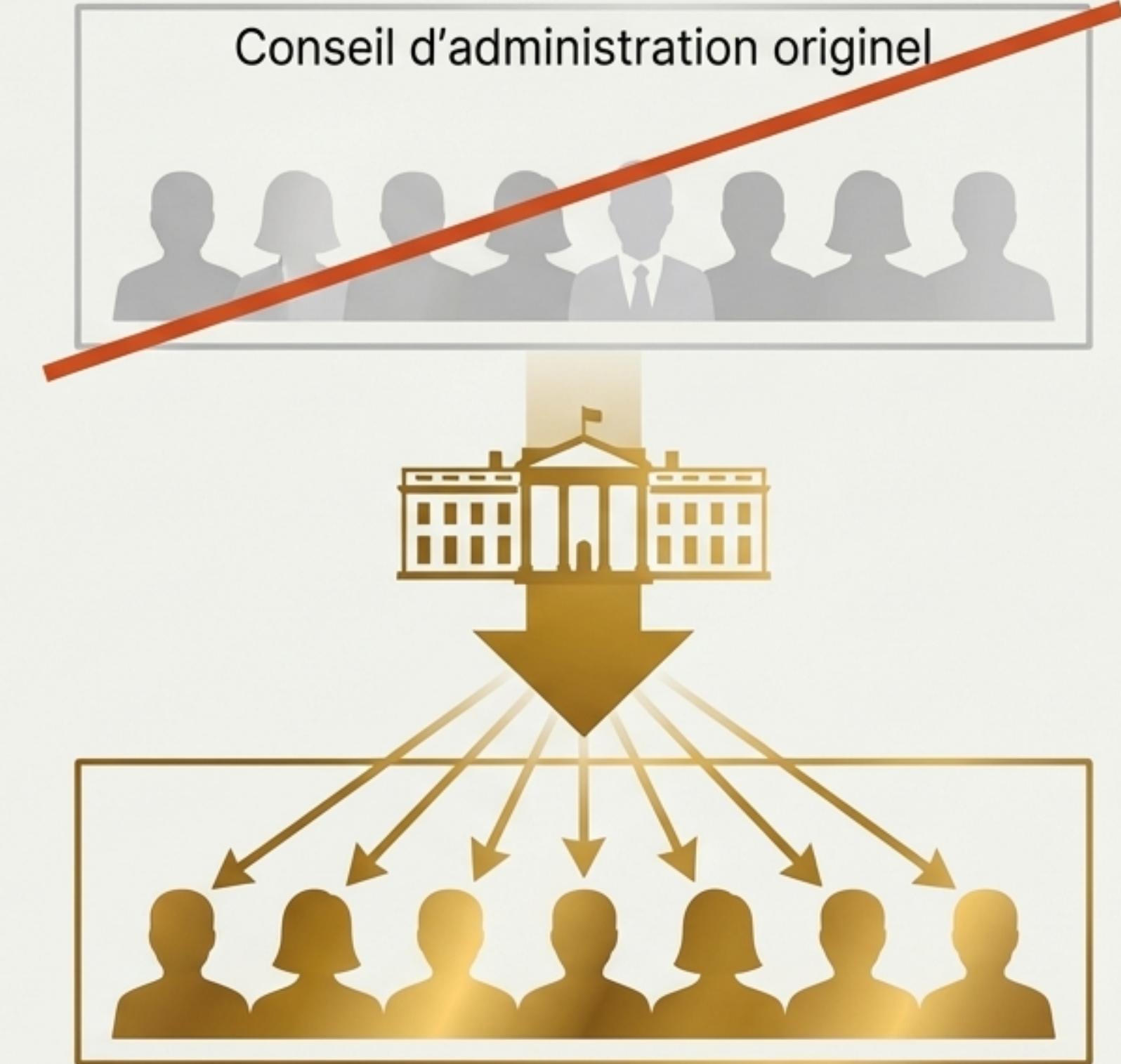
Un pouvoir qui se rend hommage à lui-même

Le mécanisme : La décision a été prise la veille par un conseil d'administration du centre.

L'unanimité de façade : Le vote a été unanime, car le conseil a été intégralement recomposé par Donald Trump dès le début de son second mandat.

Le prétexte officiel : « Sauver le Kennedy Center d'une contamination idéologique attribuée aux années Biden ». Un argument familier et routinier.

Pascal aurait reconnu dans ce geste un « moi incapable de supporter son propre vide, contraint de s'inscrire sur les murs ».



Conseil d'administration 2025

Une impatience qui révèle une faute contre la retenue

Le fond du problème :

- Le Kennedy Center a été baptisé par une décision du Congrès en 1964.
- Toute modification de cette nature aurait dû logiquement passer par cette même instance.
- L'action actuelle contourne la légitimité historique et symbolique du lieu.



La perspective de Sénèque :

- Il ne s'agit pas d'un excès de pouvoir spectaculaire, mais d'une « faute contre la retenue ».
- Elle révèle une incapacité à respecter les formes qui donnent à l'autorité sa tenue et sa légitimité.

Le Kennedy Center transformé en décor politique

Les marques de la conquête :

Présence assidue : Le président fréquente un lieu qu'il ignorait lors de son premier mandat.

Purge idéologique : Des programmes sont annulés pour « non-conformité idéologique ».

Contrôle esthétique : Des concerts sont déplacés, des décorations modifiées selon ses préférences personnelles.

Conclusion : Le centre culturel est devenu un prolongement intérieur de la Maison-Blanche, un espace qui sert le pouvoir plutôt que l'art.



Le symptôme d'une vanité bruyante

L'analyse de Schopenhauer :

“Ce comportement est un symptôme de la vanité dans ce qu'elle a de plus sonore.”



Le besoin d'occuper l'espace l'emporte sur la capacité à produire une valeur qui se suffit à elle-même.

L'action de renommer et de rédecorer supplante la création ou la promotion d'un contenu artistique de valeur.

Quand la culture ne sert plus que de bande-son

Étude de cas : le tirage au sort de la Coupe du Monde :

- Une semaine entière d'occupation du Kennedy Center.
- Des engagements artistiques et des concerts annulés.
- Un « prix de consolation » remis au président sur scène.
- Le clou du spectacle : un YMCA interprété par les restes des Village People.

La nouvelle fonction de la culture :

Elle n'est plus en résistance ni en dialogue ; elle accompagne, elle ponctue, elle applaudit la scène principale.



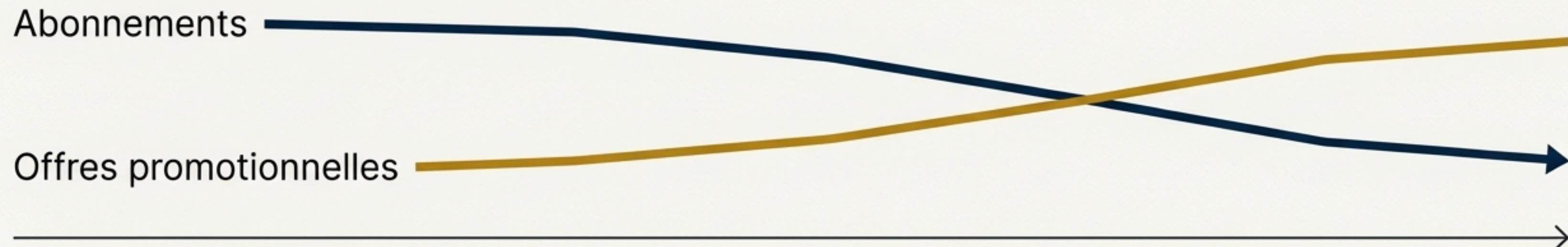
Les signaux faibles d'un public qui se vide

La réaction du milieu artistique

- Annulations volontaires de spectacles.
- Démissions de conseillers culturels.
- Départs de compagnies prestigieuses vers d'autres salles.

La réaction du public

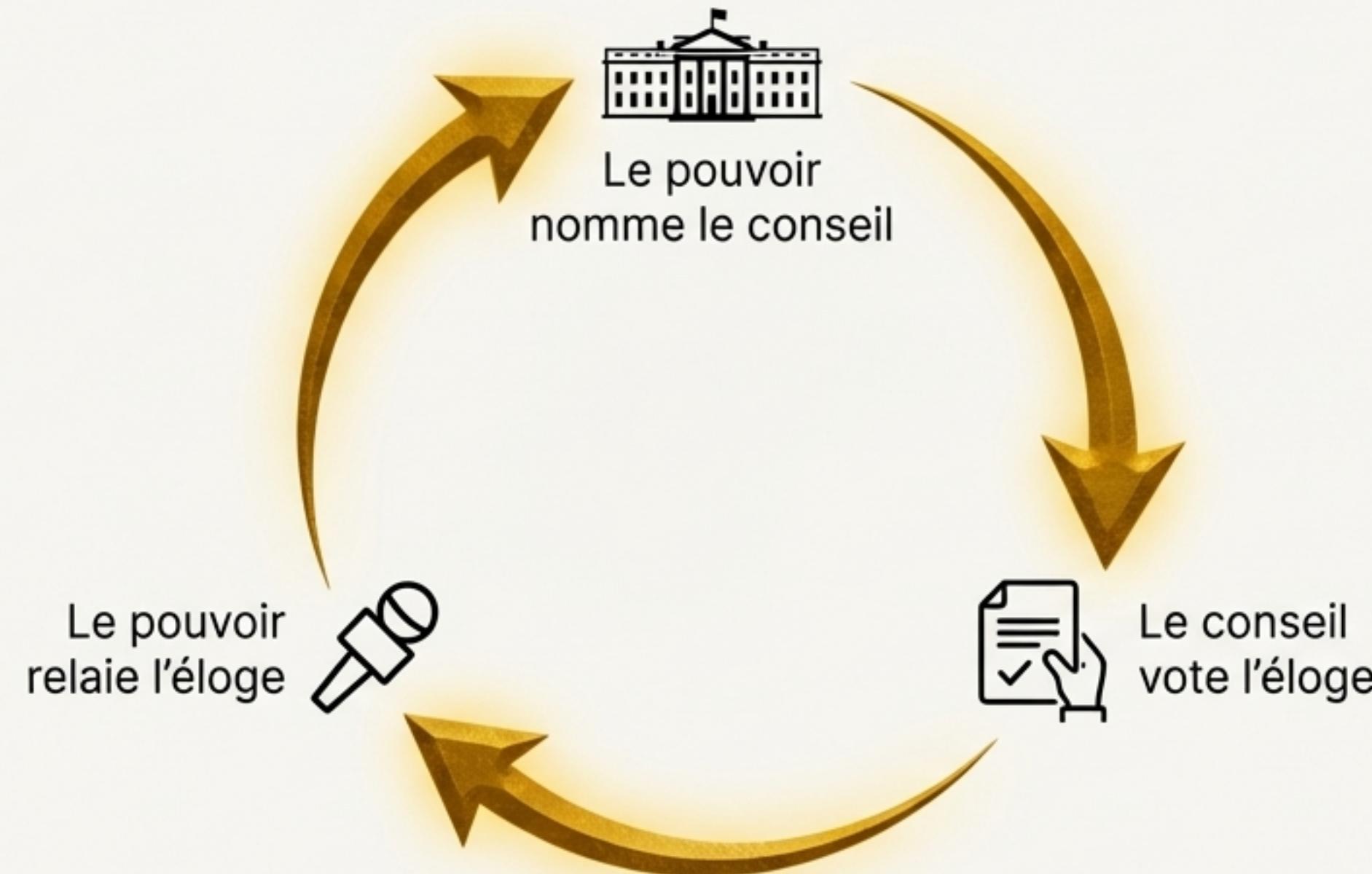
- Baisse du nombre d'abonnés.
- Salles plus faciles à remplir à la dernière minute.
- Offres promotionnelles plus fréquentes.



« Dans une ville où l'on sait lire entre les lignes, ces absences parlent. »

La rhétorique d'un éloge circulaire et forcé

La communication de la Maison-Blanche salue un vote « unanime » d'un conseil qu'elle a elle-même composé, célébrant le président pour avoir « sauvé » un bâtiment dont il a changé la nature.



La mécanique : Le pouvoir se félicite lui-même à travers des intermédiaires qu'il a lui-même choisis.



**Un hommage qui s'annule
par le simple fait d'être
exigé**

L'analyse de Cioran :

- Cioran y aurait vu un hommage qui se détruit lui-même.
- Plus l'éloge est appuyé, plus il se vide de son sens.
- La reconnaissance, pour être valide, ne peut être une commande ; elle doit être une conséquence.

La vacuité du geste :

L'insistance à se faire louer révèle une profonde insécurité quant à la valeur réelle de l'œuvre.

L'ironie finale : du mémorial posthume au monument narcissique



L'esprit d'origine (1971)

- Inauguré avec une œuvre de Leonard Bernstein.
- Commandée par Jacqueline Kennedy pour honorer la mémoire d'un président assassiné.
- Un lieu pensé pour la distance, la transmission et le jugement de l'histoire.



La nouvelle vocation (2025)

- Devient un monument à la gloire d'un homme vivant.
- Décrété par cet homme lui-même.
- Un lieu dédié à l'immédiateté, à l'autopromotion et à l'effacement de la distance critique.



L'histoire n'attend plus de juger : elle est convoquée et signée d'avance

Synthèse :

- À Washington, désormais, le pouvoir ne se contente plus d'agir : il se célèbre, s'inscrit et se nomme.
- L'objectif est que la pierre précède le jugement de l'histoire, que le fait accompli force la main de la postérité.
- L'histoire est convoquée, renommée et signée à l'avance, en lettres capitales, sur une façade bien éclairée.

Les défis de l'autoglorification : entre la pierre et le temps

Les enjeux soulevés :

Le risque de la mémoire effacée : Quand un pouvoir réécrit le présent sur les monuments du passé, il menace d'effacer la mémoire collective.

La substitution du spectacle à la substance : La quête de reconnaissance immédiate privilégie les gestes symboliques au détriment des actions de fond.

La futilité face à l'histoire : Tenter de forcer l'histoire révèle une incompréhension de sa nature et mène souvent à un jugement final plus sévère.

Peut-on réellement se graver dans l'histoire, ou n'est-ce que le temps qui, seul, décide de ce qui reste gravé dans les mémoires ?

